

LE DÉCOURAGEMENT

J'ai travaillé en vain ; j'ai consumé
ma force inutilement et sans fruit ;
toutefois, mon droit est auprès de
l'Éternel et mon œuvre est auprès
de mon Dieu.

(ESAÏE XLIX, 4.)

Mes frères,

Chaque époque a ses tentations et ses épreuves particulières ; dans le monde spirituel, comme dans le monde physique, on voit dominer à certains jours des maladies générales, d'autant plus redoutables que, tous en subissant l'influence, nul n'en aperçoit tout le danger. Eh bien ! pour les chrétiens d'aujourd'hui, l'une de ces maladies, c'est le découragement.

Le découragement ! non pas sous cette forme vive et passionnée qui nous frappe dans les plaintes amères et désespérées des prophètes et des croyants

d'autres siècles. Nous connaissons peu ces drames intérieurs, ces explosions des grandes âmes déçues par le navrant spectacle de la vie et du monde. Nous souffrons d'un mal moins violent, moins dangereux en apparence, mais sourd, lent et perfide.

Bien des causes nous l'expliquent : l'esprit humain, dans sa marche progressive, passe tour à tour par des phases d'affirmation et d'ébranlement. Il y a des siècles où l'on vit de vérités généralement acceptées, qui suffisent pleinement à la pensée et à l'action. Ainsi, le dix-septième siècle, par exemple, où, dans l'ordre social, les traditions monarchiques, dans l'ordre religieux, l'autorité de l'Eglise chez les catholiques, celle de la Bible chez les protestants, étaient les éléments mêmes de la vie commune ; ainsi, quoique dans un sens tout opposé, la fin du dix-huitième siècle, où la confiance en la souveraineté de la raison humaine, en la bonté native de l'homme, en son progrès indéfini, enivrait les esprits et les cœurs, jusqu'au moment où la Terreur, dans sa formidable explosion, montra ce qu'il y avait sous ces rêves. — Il y a d'autres siècles où, loin de croire et d'affirmer, l'homme désorienté s'arrête et cherche sa voie. Ce qui était accepté jusque-là ne lui suffit plus. Il veut tout

analyser, tout passer au crible, tout remettre en question. Cette tendance en elle-même est légitime, mais elle a ses dangers. Le propre de l'analyse, c'est de *décomposer* les objets qu'elle étudie; or, il est évident que l'esprit analytique, s'il prédomine d'une manière exclusive, est fatal à l'esprit créateur, à l'enthousiasme, à la foi religieuse, à tous ces mouvements par lesquels l'âme saisit d'instinct les vérités les plus sublimes. Tenez donc pour certain qu'à une époque où l'analyse est exagérée, les puissances vitales de l'âme s'affaiblissent et sont en danger de mourir. Eh bien! l'un des premiers fruits de cette tendance chez les âmes religieuses, ce sera la langueur. Comment aimer, agir et croire, quand, à chacun de ses élans, l'âme voit se dresser devant elle un *peut-être*; quand dans chaque homme, derrière le cœur qui sent et qui veut vivre, il y a la raison curieuse qui discute, qui ébranle et qui raille?

Si cet esprit d'analyse nuit à l'élan individuel, il agit d'une manière plus énervante encore sur la vie collective. Rien n'est plus rare aujourd'hui que l'énergie dans les impulsions communes. L'Eglise, comme la société, se fractionne : chacun revendique son indépendance, son droit d'examen et souvent l'esprit de parti seul remplace la solidarité

qui s'efface. Je ne juge pas cette tendance; je la crois providentielle, je la crois nécessaire; je crois que les liens extérieurs ou tout politiques qui ont réuni jusqu'ici les âmes dans une même Eglise, par droit de naissance et de tradition, doivent se briser et que c'est désormais sur le terrain d'une foi commune que l'unité doit être cherchée. Mais, sans développer cette pensée qui ne rentre point dans mon sujet, je constate que ce sourd travail de décomposition nous ébranle tous, que, nés pour être membres d'une famille spirituelle, faits pour aimer, croire et souffrir avec des âmes sœurs de la nôtre, et sentant toutes nos forces morales décuplées par la sympathie, nous ne traversons point impunément notre époque; que l'impulsion nous manque, et que, faute d'être entraînés par un de ces vastes courants de vie et d'ardeur qui ont souvent traversé le monde, nous souffrons d'atonie et de découragement.

Ce n'est pas tout. Notre époque a un autre caractère; elle est, elle veut être positive. Les progrès énormes de certaines sciences, les merveilles de l'industrie attirent les esprits avec une force étrange vers le monde d'en bas. On croit à ce qui se touche, à ce qui se sent. Un dédain qu'on ne dissimule guère accueille les recherches qui vont

au delà du monde des sens ou de la logique pure. Le surnaturel passe pour du mysticisme, et ce mot, aux yeux de beaucoup d'hommes, est une condamnation sans appel. Cette tendance réagit sur l'Eglise. Il est certain que le même utilitarisme l'envahit.

On veut une religion de faits et de sentiments. Quand la prédication expose surtout les grandes doctrines chrétiennes, quand elle montre le côté divin, surnaturel des vérités révélées, elle est moins écoutée. Nos auditeurs, sans qu'ils s'en rendent compte, veulent qu'on les entretienne de l'homme plutôt que de Dieu; si nous leur parlons d'eux-mêmes, de leurs luttes, de leurs doutes, de leurs tentations, de leurs douleurs, leur sympathie et leur émotion s'éveillent; si nous approfondissons la doctrine révélée, leur intérêt languit. Eh bien! sachez-le, cela est fatal à l'âme. Il n'est ni bon, ni sain pour l'homme de se contempler trop longtemps lui-même; ce n'est pas là qu'il puisera jamais la force et le relèvement. L'Évangile l'a admirablement compris, puisqu'il tend toujours à porter nos regards en haut, vers « les montagnes d'où vient le secours, » en haut, c'est-à-dire vers le monde supérieur, vers Celui qui a été ici l'image vivante du Dieu invisible. Les grandes époques de

vie, de foi, d'action puissante, ont été celles où le ciel s'est ouvert sur l'humanité. L'homme, en se repliant sur lui-même, peut devenir tout au plus un stoïcien, mais le dernier mot du stoïcisme, c'est le désespoir, et le suicide. Or, toutes les fois que la religion n'est et ne veut être qu'humaine, elle produit le découragement.

Voilà quelques-unes des causes qui vous expliquent l'état où languissent tant d'âmes aujourd'hui. Ajoutez-y l'influence des dispositions particulières d'esprit et de tempérament, les causes toutes physiques qui agissent d'une manière mystérieuse mais puissante sur l'état moral. Ajoutez-y ce penchant qu'ont les esprits les plus sérieux à voir le côté triste des choses humaines ; ajoutez-y ces tendances qui sont de tous les temps, mais qui, dans la disposition générale que je viens de dépeindre, se développent avec bien plus de puissance et de rapidité, et vous comprendrez pourquoi rien n'est plus rare aujourd'hui que la foi joyeuse, héroïque et sereine qui a caractérisé d'autres époques ; vous comprendrez qu'aujourd'hui le découragement est un ennemi qu'il faut combattre à tout prix. Tous le sentent, tous en gémissent. Dans certains milieux, on cherche à y échapper par des excès d'ardeur fiévreuse ; on surexcite les imagi-

nations par la perspective de la réalisation immédiate des promesses de la prophétie; on produit ainsi un échauffement plus ou moins sincère; mais cette excitation galvanique est bientôt suivie d'une prostration plus profonde. Ces lueurs factices, mais intermittentes, n'éclairent pas longtemps la route de l'âme, et ces déceptions n'aboutissent souvent qu'à changer sa langueur en incrédulité. Que faire donc? me direz-vous. Je vous répondrai : Edifier votre vie sur une autre fondation que celle de vos impressions passagères, l'asseoir sur la vérité centrale, éternelle, qui domine les fluctuations des opinions et des croyances, vivre en Jésus-Christ, et, sur les hauteurs où sa communion nous transporte, respirer l'air vivifiant qui seul peut nous rendre la force. Alors seulement vous pourrez opposer la foi à la vue, ce qui est éternel à ce qui passe, et l'action de grâces au découragement. Mais c'est vous dire qu'il faut être chrétien, le devenir, le redevenir peut-être. Or, ce remède, le seul efficace contre le mal dont nous souffrons tous, ne peut pas agir en un jour.

J'en conviens; aussi, après vous l'avoir indiqué, je me hâte de descendre avec vous sur le terrain de l'action immédiate. Courons, mes frères, au plus pressé : cherchons sous quelles formes le dé-

couragement vient le plus souvent nous saisir et par quelles armes il peut être repoussé. Cet ennemi invisible et ténébreux qui nous attaque sourdement dans le crépuscule de notre foi vacillante, traduisons-le aujourd'hui en plein jour; regardons-le en face d'un regard ferme et droit : le bien connaître, c'est déjà l'avoir à moitié vaincu.

En allant au fond des choses, je découvre deux causes principales au découragement du chrétien : la première est la grandeur de la tâche que Dieu lui propose. la seconde est son impuissance à l'accomplir.

J'ai dit d'abord : la grandeur de la tâche que Dieu nous propose. — Eh quoi ! me répondra sans doute quelque âme enthousiaste, n'est-ce pas cette grandeur même qui allume au cœur du chrétien une ambition que rien ne peut éteindre ? Oui, j'en conviens, nous sommes ainsi faits que toutes les fois que l'idéal d'amour et de sainteté auquel l'Évangile nous appelle nous est présenté dans sa beauté sublime, notre cœur frémit d'un assentiment profond et nous sentons que c'est pour ce but-là que nous avons été créés. Mais quand il faut

non plus admirer, mais agir, quand il faut non plus laisser son imagination s'éprendre d'une perfection qui la ravit, mais réaliser cette perfection dans la vie, alors nous mesurons avec effroi la distance qui nous en sépare et le découragement nous saisit.

Voyez déjà ce qui se passe dans les choses humaines. Qu'un esprit médiocre se propose un but médiocre comme lui-même, il lui coûtera peu de l'atteindre; artiste, penseur ou poète, il sera aisément satisfait; mais qu'un vrai génie entrevoie un idéal sublime, qu'il cherche à le reproduire, vous l'entendrez gémir sur ses insuccès; chacune de ses tentatives produira peut-être un chef-d'œuvre qui satisfera tout le monde excepté lui-même; ce sera le plus grand poète de Rome ordonnant qu'on brûle à sa mort son œuvre immortelle, ce sera, comme le raconte l'une des plus belles légendes du moyen âge, sainte Cécile brisant ses instruments de musique le jour où elle entend le chœur lointain des anges.

Supposez maintenant que l'Évangile ne nous eût proposé d'autre but à atteindre que l'honnêteté mondaine, que cette probité toute extérieure qui regarde aux dehors de la vie, qui se borne au culte de l'honneur et des bienséances, tous y tendraient

sans doute, car tous croiraient y parvenir ; mais, quand il s'agit d'être saint devant Dieu et non pas seulement devant les hommes, de soumettre à la loi divine, non pas ses actes seulement, mais ses intentions, et de se plier jour après jour, heure par heure, sous la discipline sanctifiante de l'esprit de Dieu, alors plus nous avançons, plus le but semble reculer, et la grandeur même de notre tâche se dresse parfois devant nous comme se dresse devant un esprit qu'un cauchemar obsède une muraille gigantesque qu'il doit franchir à tout prix.

Supposons encore que l'Évangile ne nous eût proposé d'autre idéal de charité que l'amour de la patrie, et qu'il ne nous appelât à chercher dans l'humanité que les progrès d'une cause politique et que le triomphe d'un système, nul ne reculerait devant ce but, mais vous savez tous qu'il nous demande autre chose : vous savez qu'il nous ordonne, non pas seulement cet amour de nos proches, qui n'est à tout prendre qu'un égoïsme agrandi, mais la charité, et, s'il le faut, la charité qui va jusqu'au sacrifice ; vous savez qu'il met devant nous toutes les misères, toutes les souffrances de l'humanité comme un champ qui nous est ouvert, qu'il ne nous permet pas même d'ignorer les cris de détresse qui viendraient à nous des extrémités du

monde; vous savez qu'il nous défend de nous endormir dans nos aises et dans un égoïsme satisfait, qu'il nous rend solidaires en quelque sorte de toutes les douleurs qui nous entourent, qu'il nous crie comme à Caïn « Que fais-tu de ton frère? » et que, devant notre lâcheté toujours prête à renoncer à cette tâche sublime, il dresse, comme une image accusatrice, la sanglante et divine figure de l'amour crucifié.

Or, voilà ce qui nous épouvante, voilà ce qui nous blesse et nous irrite. Oh! combien volontiers nous préférerions une religion qui nous laissât à nous-mêmes et ne vînt pas à ce point envahir notre indépendance et mettre sa main sur notre cœur. Oserai-je le dire? Il y a des jours où toutes les puissances mauvaises de notre âme se révoltent en frémissant contre cette loi d'amour et de sainteté; des jours où nous disons à Dieu : « Pourquoi me l'as-tu fait connaître? Pourquoi, tandis que les autres s'en vont insoucians et joyeux, emportés au gré de leur plaisir, de leur intérêt et de leurs convoitises, pourquoi as-tu mis devant moi cette tâche qui m'accable par sa grandeur même? Pourquoi as-tu fait naître dans ma conscience cette soif de sainteté qui trouble toutes mes joies mauvaises? Pourquoi as-tu mis dans mon cœur cet

amour qui empoisonne tous mes plaisirs et me fait sentir dans leurs délices même leur amertume et le néant de leur vanité ? »

Ainsi vont à Dieu nos plaintes insensées, et cependant, qu'eussions-nous voulu qu'il fit ? Qu'il nous demandât moins, qu'il nous proposât moins que la sainteté, moins que l'amour ?..... Mais quel Dieu serait-ce que celui qui serait satisfait de la sorte ? Ah ! vous ne croiriez pas en lui un seul jour, il vous serait inférieur et votre conscience exigerait ce qu'il n'exigerait plus lui-même. Mes frères, il faut choisir, ou abaisser la loi divine au niveau de notre lâche nature, ou élever notre nature au niveau de la loi divine. Hélas ! vous savez ce que font la plupart des hommes, ils vont effaçant sans cesse au contact du monde l'image de Dieu gravée au dedans d'eux, déformant leur âme pour la plier à la morale reçue, étouffant la voix de leur conscience et de leur cœur. Mais, vous ne le pouvez pas. Si je vous le conseillais un instant, si du haut de cette chaire je vous prêchais pour plaire à votre égoïsme une morale abaissée, vous pourriez m'applaudir, mais il y aurait en vous quelque chose qui mépriserait ma prédication... Non, vous en savez trop pour renoncer à l'idéal auquel Dieu vous appelle ; tous les raisonnements, tous les sophismes du

monde et de votre propre cœur essaieront en vain de vous donner le change ; une voix suprême, impérieuse vous crie que c'est à Dieu que doit se rapporter votre vie, à ce Dieu qui vous possède, et par droit de création et par droit de salut..... Au lieu d'abaisser la loi divine au niveau de votre nature, élever votre nature au niveau de la loi de Dieu, voilà à ce terrible problème la seule solution qui soit digne et de Dieu et de vous¹ ; — mais cette solution est-elle possible ? Elle l'est, car elle doit l'être ; elle l'est, car notre conscience nous l'affirme ; elle l'est, car Dieu nous le déclare, et lui qui sait de quoi nous sommes faits, lui qui connaît nos misères, notre corruption et notre incurable faiblesse, ne veut pas nous donner d'autre but que d'être conformes à lui. Osez dire qu'il nous leurre, osez dire qu'il met devant nous un but impossible à atteindre, qu'il se joue de nous en créant dans nos âmes un désir sans objet, une faim sans apaisement, une recherche sans issue, ou plutôt croyez au Dieu de l'Évangile qui place devant nous l'idéal et nous excite sans cesse à le réaliser ; qui nous appelle, nous convertit, nous régénère, et, après avoir commencé

¹ Adolphe Monod.

l'œuvre de notre salut, veut la continuer et l'achever.

Mais ici j'entends votre objection. Vous convenez avec moi que le but que l'Évangile nous propose est seul digne et de Dieu et de vous; mais vous m'opposez votre expérience, vous me montrez votre foi languissante, votre vie stationnaire, vos efforts sans résultats, et vous êtes prêts à redire avec le prophète : « Pour moi, j'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit. » L'insuccès de son travail, tel est, nous l'avons dit, le second motif de découragement du chrétien.

Avant de vous répondre, mes frères, laissez-moi vous rappeler un fait que vous aurez sans doute observé comme moi. Savez-vous quels sont les chrétiens qui gémissent le plus douloureusement sur l'insuccès de leurs efforts? Ce sont presque toujours les chrétiens les plus actifs et les plus avancés. Oui, écoutez-le cet homme dont la vie sanctifiée vous est un modèle, qui vit au milieu du monde comme n'étant pas du monde, qui prêche par ses œuvres plus encore que par ses paroles, qui, sévère pour lui-même, doux pour les autres, vous étonne

par sa vigilance, son abnégation, sa charité. Vous l'entendrez gémir sur ses faiblesses, sa tiédeur et son peu de zèle; vous l'entendrez parler avec un effroi sincère de toutes les grâces que Dieu accumule sur lui depuis tant d'années, de la responsabilité qui pèse sur son âme, du temps qu'il a perdu, des occasions qu'il a manquées; vous l'entendrez s'appliquer sans affectation les passages de l'Écriture les plus humiliants et demander à Dieu de lui pardonner jusqu'à ses bonnes œuvres où son regard aperçoit l'ivraie mêlée au bon grain, et la fange mêlée à l'or pur. Ou bien encore, approchez-vous de ces géants de l'ordre spirituel, de ces ouvriers de Dieu qui, dans des âges divers, se sont appelés : Elie, saint Paul, Chrysostome, saint Bernard, Luther ou Whitefield, et qui vous confondent par l'œuvre immense qu'ils ont accomplie; vous les entendrez gémir sur le peu de résultats de leurs travaux; Elie crie à Dieu : « Retire-moi, je ne vauz pas micux que mes pères ! » Esaïe prononce les paroles de mon texte : « J'ai consumé ma force inutilement et sans fruit; » saint Paul tremble en craignant d'avoir été un serviteur inutile, saint Bernard exprime dans ses dernières lettres le sentiment navrant de n'avoir presque rien accompli. Calvin mourant dit à ceux qui l'entourent : « Tout

ce que j'ay fait n'a rien valu. Les méchants prendront bien ce mot. Mais je dis encore que tout ce que j'ay fait n'a rien valu, et que je suis une misérable créature¹. » Qu'en faut-il conclure? Que ces hommes n'ont point agi?... Non, mais qu'en présence de l'idéal que Dieu leur avait mis au cœur, leur œuvre leur a paru presque perdue. C'est qu'en effet, mes frères, il entre dans le plan de Dieu de nous cacher presque toujours les résultats des œuvres que nous accomplissons pour lui. Dans d'autres domaines, le succès de la vérité apparaît souvent visible, éclatant. Ici, il semble que la semence se perde, que le pain s'engloutisse sous les eaux à la surface desquelles on l'a jeté et que tout travail enfin reste sans fruit.

Pourquoi Dieu le veut-il? Ah! tout d'abord sans doute pour que la foi soit exercée. Représentez-vous, ne fût-ce qu'un instant, une vie chrétienne où chaque effort porterait ses fruits, où la réponse suivrait la prière, la moisson les semailles, et la joie de la délivrance les longs et douloureux sacrifices. Qui ne serait chrétien alors, qui ne voudrait l'être à ce prix? Tous le seraient par intérêt d'abord,

¹ *Les Lettres françaises de Calvin*, publiées par Jules Bonnet, tome II, p. 576.

et le royaume de Dieu se peuplerait de mercenaires. Mais où serait le sublime spectacle de la foi qui espère, qui attend et agit sans voir, et comment Dieu pourrait-il s'y glorifier? Or Dieu ne veut pas être servi par des mercenaires; il cache souvent à ses enfants le fruit de leurs travaux, afin que ce soit pour lui qu'ils travaillent et non pour eux-mêmes; il le leur cache afin que ce soit en lui qu'ils trouvent leur récompense et non pas dans le résultat de leur œuvre, ni dans le succès extérieur qui leur tiendrait lieu de son approbation, ni même dans le progrès d'une vie sanctifiée, car la perfection en dehors de lui pourrait devenir une idole.

Mais ce n'est pas seulement pour fortifier notre foi que Dieu nous traite de la sorte, c'est encore pour nous humilier. Ah! mes frères, qu'il est rare que l'homme puisse supporter le succès, et ne fléchisse pas sous son poids! Vous avez dans le monde admiré de loin un grand homme; tant que vous ne connaissiez que ses œuvres, il vous semblait placé sur un piédestal, un prestige l'entourait, tout chez lui vous paraissait à la hauteur de son génie, et vous l'auriez cru élevé bien au-dessus de toutes nos petites gens. Ainsi avez-vous pensé jusqu'au jour où vous l'avez vu de près; alors vous avez été confondu de trouver dans cette âme de

savant, d'artiste ou d'écrivain, toutes les misère que l'amour-propre et la vanité surexcités peuvent faire éclore; vous l'avez vu en proie à de mesquines envies, rabaisser ses rivaux, nier le génie d'autrui, unir le pédantisme au faste; vous avez vu les plus beaux talents associés au plus petit caractère, et vous en avez souffert pour l'humanité. Fais-je là un tableau imaginaire, et n'est-ce pas un fait mille fois observé? C'est qu'il y a dans le succès un enivrement que bien peu d'hommes peuvent supporter.

Représentez-vous donc le succès dans une œuvre divine devenant ainsi une source d'ivresse pour celui qui l'obtient, séduisant son esprit, enflant son cœur et le remplissant de la vanité la plus indigne au moment où il parle de ce qu'il y a au monde de plus grand et de plus sacré. Représentez-vous, ô blasphème, un saint Paul, tout rempli de lui-même, enivré de sa propre gloire, cherchant à se faire un nom, ne travaillant qu'à ses propres intérêts. Or c'est là le scandale que Dieu veut épargner à son Eglise, et, tandis que dans tous les autres domaines, l'égoïsme le plus ardent et l'orgueil le plus déclaré obtiennent souvent les plus grands résultats, Dieu a voulu que dans son royaume l'empire des âmes n'appartint qu'à ceux

qui renonçaient à eux-mêmes. Aussi, pour sauver ses serviteurs de l'enivrement du succès, il lui plaît de leur cacher le résultat de leur œuvre et de leur envoyer au sein de l'activité la plus féconde les motifs les plus amers de découragement. Sévère discipline de l'amour par laquelle il reprend ceux qu'il aime et châtie ceux dont il fait ses instruments de prédilection !

Ce n'est pas seulement l'humilité qu'il leur enseigne à cette école, c'est encore la douceur et la compassion; le succès seul ne les développerait jamais. Le succès donne la force. La force ! Ah ! c'est beaucoup, sans doute; mais il faut autre chose que la force pour faire du bien ici-bas. S'il y a des heures où un bras fort est nécessaire, il y en a d'autres où ce qu'il faut surtout c'est une main douce et délicate qui ne brise pas le roseau froissé. Quand Jésus a prononcé cette parole sublime : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous consolerais, » il n'a pas ajouté : « Venez à moi, car je suis fort; » il a dit : « Venez à moi, car je suis doux et humble de cœur, » admirable expression qui montre toute la puissance des vertus humbles et cachées, de la tendresse et de la compassion. Ces vertus, il les possédait dans leur

plénitude, lui que la Bible appelle tour à tour le Lion de Juda et l'Agneau de Dieu; mais il les produira, ô merveille, chez un ancien pharisien, chez Saul de Tarse; il fera de ce héros de la foi, de ce géant, de ce lutteur indomptable un homme qui pourra écrire aux Galates : « J'ai été comme une mère au milieu de vous; » il produira dans cette nature rude, altière, orgueilleuse, les traits les plus délicats de la plus exquise charité. Comment le fera-t-il? En brisant ses forces, en laissant une écharde dans sa chair, en l'exerçant à l'école austère de la patience. N'est-ce pas là ce qui seul peut vous expliquer la douceur de Paul, et cette tendre sollicitude pour les faibles qui palpite partout dans ses épîtres?

Eh bien! j'en appelle à vous-mêmes, quand vous souffrez, quand votre âme fléchit sous le doute, ce qu'il vous faut, est-ce seulement une de ces âmes fortes dont la foi sereine et jamais troublée ignore vos perplexités? Non, il vous faut une âme qui, comme la vôtre, ait gémi, qui ait souffert de vos souffrances, connu vos incertitudes, suivi vos obscurs sentiers. O mes frères, vous tous qui connaissez comme nous les douleurs du découragement, vous qui avez prié sans réponse, travaillé sans résultat, qu'est-ce qui vous a consolés le plus

dans ces heures amères? Ne sont-ce pas des aveux comme celui de mon texte? Quand vous avez entendu un Elie gémir d'avoir travaillé en vain, un Esaïe s'écrier : « J'ai consumé ma force inutilement et sans fruit, » n'avez-vous pas béni ces âmes, sœurs de la vôtre, dans lesquelles vous retrouviez vos luttes, vos déchirements, vos douleurs, et n'avez-vous pas senti votre cœur se calmer, votre foi s'affermir en voyant qu'à tant de siècles de distance vous ne faites que traverser les épreuves dont ces grands croyants sont sortis vainqueurs?

Voilà pourquoi, mes frères, autant du moins que nous pouvons le comprendre, Dieu nous cache le fruit de nos travaux. Toutefois, sachez-le bien, ce fruit n'est que caché; il paraîtra en son temps. Non, nul, en servant le Seigneur, n'a le droit de dire : « J'ai travaillé en vain. » Qu'il le dise celui auquel tout a réussi et qui n'a songé qu'à lui-même, celui qui a vu ses trésors se remplir, ses projets se réaliser et la prospérité déborder de sa coupe. Qu'il le dise, lors même que tous viendraient le féliciter de son labeur immense, de sa vie bien remplie, et de ses succès prodigieux, car en travaillant pour lui seul, il n'a fait qu'une œuvre de néant; mais le croyant qui a rapporté sa vie à Dieu,

n'eût-il pu qu'accomplir dans le secret la plus humble des œuvres, n'eût-il pu que gémir dans l'inaction forcée et dans la maladie, il n'a jamais le droit de dire : « C'est en vain que j'ai travaillé. » Il n'est pas d'œuvre si petite que Dieu ne recueille et ne récompense, si elle a eu pour principe un mouvement d'amour pour lui. Vous ne savez jamais tout le bien que vous faites quand vous faites du bien. Savaient-ils, ces héros de la Bible, quand, fidèles au devoir, ils mouraient humblement pour l'accomplir, savaient-ils tout ce qu'ils laissaient de force, de courage et d'édification en héritage à tous les siècles à venir? Savait-il, saint Etienne, le premier des martyrs, quand, succombant sous les coups de ceux qui le lapidaient, il dirigeait vers le ciel un regard angélique et priait pour ses bourreaux, savait-il que ce regard et cette prière allaient éveiller dans la conscience d'un des témoins de cette scène une ineffaçable impression, et que, par une solidarité merveilleuse, le magnifique apostolat de Paul se rattacherait à sa mort? Et vous, quand vous prononcez une parole humble et ferme pour rendre témoignage à la vérité, savez-vous où le vent emportera cette précieuse semence et dans quel cœur elle ira germer? Savez-vous ce que produira un jour ce sacrifice qui fut méconnu,

ce dévouement qu'on méprisa, cet amour patient qui sembla rester sans fruit?

Et lors même que rien n'en resterait sur la terre et que l'indifférence du monde semblerait recouvrir à jamais vos travaux et vos sacrifices, il vous resterait la consolation du prophète : « Mon droit est auprès de l'Eternel et mon œuvre est auprès de mon Dieu. » Oui, voilà ce qui fait à jamais la force du chrétien. Solitaire, abandonné, méprisé des hommes, il a pour témoin, pour approbateur, pour juge, le Maître invisible auquel rien n'échappe et qui n'oublie rien. Dieu l'a vu, cela lui suffit; il n'a point perdu sa récompense.

Est-ce à dire, mes frères, que je veuille ici, sous une forme indirecte, faire appel à des sentiments intéressés et vous exhorter à travailler en vue d'un salaire assuré? On nous le reproche souvent; j'entends aujourd'hui une philosophie hautaine nous dire qu'après tout nous ne savons travailler que pour le succès, j'entends nos stoïciens modernes attaquer ainsi du haut de leur sérénité notre espérance en la rétribution suprême. Ils nous disent, ces prétendus sages, ils nous répètent que l'approbation de la conscience suffit et qu'à l'honnête homme il ne faut pas autre chose. Que veulent-

ils dire par là? Que le bien doit être aimé pour lui-même et non pas pour un motif extérieur au bien, que Dieu doit être servi non parce qu'il récompense, mais parce qu'il est la vérité même? Est-ce là leur idée? Mais nous l'avons dit avant eux, et mille fois au nom de l'Évangile nous avons combattu cet esprit servile, intéressé; qui se cherche soi-même en prétendant servir Dieu. — Mais en condamnant ce motif grossier, cet attrait inférieur de la récompense, irons-nous jusqu'à dire que l'approbation de la conscience suffit? Non, mes frères, le dire, c'est méconnaître la nature humaine, c'est la froisser dans ses meilleurs instincts. Nous ne pouvons pas être notre propre but, ni notre propre juge, nous ne pouvons pas nous servir de récompense. Il nous faut un témoin de notre conduite, un regard qui nous encourage, un cœur qui nous comprenne. Ce qui l'exige aussi, c'est ce besoin impérieux de justice qui veut que le bien ne retourne jamais au néant, mais qu'il trouve sa sanction dans la volonté, dans l'approbation du Juge universel. Si vous ne laissez à l'homme que sa conscience, vous aurez le spectacle grandiose mais désespéré du stoïcisme qui se suicide pour échapper au triomphe du mal, si vous nous montrez au contraire un Dieu qui nous comprenne, qui nous

encourage, qui compte nos soupirs, nos larmes, nos sacrifices, vous allumez au cœur de l'humanité un courage que rien ne pourra jamais éteindre, pas même le plus poignant insuccès. Comptez, si vous le pouvez, toutes les âmes que ce sentiment seul soutient contre le désespoir !

Souvent, le dimanche matin, quand nous unissons nos chants et nos prières et que nous sentons notre foi se fortifier dans la communion fraternelle, je songe à ceux auxquels ces bénédictions sont refusées ; je songe à ce pasteur isolé, poursuivant péniblement son ministère au milieu d'une population indifférente ou peut-être hostile, priant sans réponse, prêchant sans succès, et réduit à dire en regardant en arrière : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit ; » je songe à ce missionnaire placé dans un pays païen, rassemblant quelques prosélytes qui le comprennent à peine, et sentant que tous les élans de son cœur vont se briser contre une glaciale indifférence, contre une stupide et morne opposition. Pour eux, chacun de ces dimanches, qui sont les fêtes de l'Eglise, est comme une épreuve nouvelle où doit s'exercer leur foi et où le sentiment amer de la vanité de leurs efforts vient les hanter sans cesse. Ah ! mes frères ! ce sont là les héros de la foi ! On re-

garde souvent aux ministères que le succès encourage et l'on dit en les voyant : « Quelle ardeur ! quel zèle ! » — Et moi, je vous dirai comme Jésus-Christ : « Est-ce là ce que vous regardez ? » Est-ce donc une grande tâche et une mission bien difficile que de parler à des cœurs et à des esprits sympathiques, que de prêcher la vérité dans un milieu où l'on est certain d'avance qu'elle sera écoutée et peut-être accueillie ? Ah ! si Dieu dans sa divine sagesse ne se chargeait de mêler à un semblable ministère des croix secrètes et des humiliations cachées, combien il serait à craindre qu'en le poursuivant on ne marchât par la vue plutôt que par la foi, et que l'on ne mît l'approbation des hommes à la place de l'approbation de Dieu ! Non, les vrais lutteurs, les vrais héros, ils sont là, dans ces postes ignorés et sans gloire, seuls vis-à-vis d'un monde incrédule, seuls à croire, à espérer, à aimer, appelés par une dispensation sévère à semer sans recueillir, et raillés peut-être par l'incrédulité qui leur lance le mot du psaume : Que fait ton Dieu ? — Ah ! je sais que Dieu, qui les voit et qui connaît leurs angoisses, leur réserve de secrètes compensations ; je sais que, dans leur isolement, ils pénètrent plus avant que nous dans la communion des souffrances de Christ et qu'ils se sentent plus unis au

Témoin crucifié de la vérité méconnue, qui vit lui aussi son ministère méprisé, qui étendit ses bras vers un peuple rebelle, qui pleura sur Jérusalem et dont les yeux mourants ne contemplèrent qu'un peuple qui le maudissait. Mais que feraient-ils, je vous le demande, s'ils n'avaient pas ce refuge ? que feraient-ils s'ils ne pouvaient dire avec le prophète : « Mon droit est auprès de l'Éternel, mon œuvre est auprès de mon Dieu ? »

Mais pourquoi choisir ces exemples extrêmes ? Au fond, regardez-y bien, cette épreuve est la nôtre à tous si nous sommes vraiment disciples de Jésus-Christ. La meilleure partie de notre vie échappe au monde, car le monde ne voit que ce qui est extérieur. Il y a des vertus, des sacrifices qui sont payés ici-bas de reconnaissance et d'amour. Mais c'est là l'exception. Savez-vous ce qui fait vivre le monde, savez-vous ce qui sauve l'humanité ? Ce sont ces milliers d'actes obscurs, de dévouements ignorés, de sacrifices silencieux, dont Dieu seul est le témoin, et qui ne se produiraient pas sans lui. Oui, s'il y a des nations chrétiennes qui portent avec elles l'avenir du monde, c'est-à-dire le progrès, la liberté, la foi et l'espérance, s'il y a sur la terre un asile ouvert aux âmes

qui souffrent, s'il y a une Eglise où l'Évangile peut être prêché, tout cela n'a été possible, sachez-le bien, qu'à force d'héroïsme dans le passé, qu'à force de dévouements ensevelis dans l'oubli. Comme ces murailles romaines formées de petites pierres unies par un indestructible ciment et qui ont bravé l'effort des siècles, les fondations de l'Eglise sont formées de petites vertus que nul ne pourra compter. Nous sommes les héritiers de dix-huit siècles de sacrifices, et ce que le monde en voit n'en est qu'une partie infime. Aucune oreille n'a entendu, aucune voix ne redira tout ce qui s'est caché d'angoisse, mais aussi de fermeté, de courage sublime dans ces cachots, dans ces oubliettes où les martyrs de la foi ont succombé par milliers, et nul non plus ne pourra dire tout ce que la foi chrétienne obtient chaque jour autour de nous de pardons, de généreux oublis, de sacrifices, de victoires sur la chair et sur l'orgueil. Mais ces triomphes chèrement remportés, et qui coûtent souvent tant de larmes, comment seraient-ils possibles si le chrétien ne pouvait dire : « Mon droit est auprès de l'Éternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu? »

A l'œuvre donc, âmes découragées ! Secouez cette

morne torpeur qui vous paralyse, cette tristesse malsaine où vous vous complaisez. A l'œuvre ! et n'ajoutez pas à tant de journées perdues dans le passé tant de nouvelles journées qu'un regret stérile aura seul envahies. A l'œuvre ! puisque votre œuvre est auprès de Dieu, puisqu'il lui plaît dans sa miséricorde de compter vos moindres efforts et de n'en pas mépriser un seul. Ah ! que n'apportez-vous au service de ce Maître adorable tout ce que les mondains savent donner de temps, de cœur et de vie à la vanité qui les perd ! N'est-ce pas au service du monde que l'on peut dire : « J'ai travaillé en vain ! j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit ? » et si on ne le dit pas aujourd'hui où l'on est encore ébloui par son éclat qui passe, ne sera-t-on pas forcé de le dire à ce moment redoutable où l'illusion sera impossible, où la mort parlera, où le monde n'aura plus de consolation ni d'espérance et où il faudra rendre compte à Dieu des talents qu'il nous a confiés. O désespoir ! ô misère ! n'avoir vécu que pour soi ; avoir joué peut-être un grand rôle, conquis une vaste position, gagné une fortune et une renommée, et après tout cela, reconnaître qu'on a perdu sa vie, et qu'on a oublié l'essentiel ! Apprendre tout cela, mais trop tard, voir la nuit de son agonie éclairée par la lumière

de l'Évangile comme par la lueur de la foudre, et comprendre comment il fallait vivre au moment où l'on va mourir!

Eh bien! ces redoutables surprises, vous, mon frère, vous ne les craignez pas. Vous savez où va votre vie, car c'est à l'éternité qu'elle tend, et quelles que soient vos épreuves, vous avez cette joie ineffable de servir le Dieu vivant et fidèle. Et c'est vous, qui savez toute la grandeur, toute la beauté d'une vie chrétienne, qui croyez que pas un de vos efforts n'est perdu, qui apportez votre pierre à l'édifice immense que Dieu bâtit à travers les siècles, c'est vous qui gémissiez, vous qui courbez la tête, vous qui laissez vos bras tomber de fatigue et votre cœur défaillir! Vous croyez à la victoire de l'amour rédempteur, et c'est vous qui donnez en spectacle au monde une piété languissante et sans joie, une religion décolorée, une espérance éteinte! Et quel succès, quel triomphe prétendez-vous remporter, quel prosélytisme voulez-vous exercer? Non, non, ce n'est pas en vous contemplant vous-même, ce n'est pas en contemplant votre œuvre stérile, c'est en regardant au Chef et au Consommateur de la foi que vous vous sentirez fortifiés. La sûreté, la force, le salut, la victoire sont dans la vue du Soleil de

justice qui porte la santé dans ses rayons. Les yeux donc en haut ! disciples de Jésus-Christ ! Opposez d'avance à tous les maux de la nature, à toutes les tristesses de l'âme, à toutes les déceptions de la terre, l'ineffable beauté des biens éternels. Au-dessus de ce monde qui vous méconnaît et vous raille, voyez votre Dieu qui vous contemple, écoutez les saints qui vous applaudissent. Réjouissez-vous pour ceux-là même qui se raillent de vos efforts, car ils hériteront de votre sacrifice ; et, si quelque chose peut les sauver, c'est votre indomptable fidélité, c'est votre amour que rien ne lassera. Courage, et, après tous vos succès et toutes vos défaites, répétez cette ferme parole : « Mon droit est auprès de l'Éternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu ! »